

Zeitschrift: Archivum heraldicum : internationales Bulletin = bulletin international = bollettino internazionale

Herausgeber: Schweizerische Heraldische Gesellschaft

Band: 86 (1972)

Heft: 4

Rubrik: Miscellanea

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Plusieurs manuscrits anciens portent également les armes de la famille de Poitiers-Valentinois :

— Rouen, Bibliothèque municipale, ms. 1044, f^o 16 (XIV^e s.), Catalogue général des Manuscrits, Rouen, I, p. 263.

— Paris, Bibliothèque de l' Arsenal, ms. 4140, f^{os} 2 et 20 (XV^e s.), Catalogue général des manuscrits, Arsenal, t. IV, p. 308.

— Paris, Bibliothèque nationale, ms. fr. 13167, f^{os} 38, 41 et 116; OMONT, H. : *Catalogue des manuscrits français (ancien supplément français)*, t. III, p. 5; LEROQUAIS : *Livres d'heures*, t. II, p. 297, ms. fr. 1063, f^{os} 1, 166, 290, 333, 616, 1565, 6183, 22820; DELISLE, L. : *Le cabinet des manuscrits à la bibliothèque nationale*, t. I, p. 188-189 et n. 1; OMONT, H. : *Catalogue des manuscrits, anciens petits fonds français*, t. II, p. 2.

En revanche, le manuscrit 17035 du fonds latin à la Bibliothèque nationale donne les besants d'or.

¹⁴ DOUET D'ARCQ : *Op. cit.*, n^o 6938, J 634 n^o 8.

¹⁵ Si Louis de Poitiers n'a pas fait figurer les armes de France sur son sceau, où il arbore celles de sa famille, il a pourtant, le premier, introduit le semis de fleurs de lis sur les monnaies, dont l'accord de 1305 l'autorisait à poursuivre l'émission.

Les monnaies attribuées à Aldebert de Peyre sont en effet au type de la crosse, celles d'Aimar au type de la tête de la Vierge couronnée. Louis de Poitiers fit frapper ses monnaies avec l'écu de France.

Deux variantes de ses deniers nous sont connues. Caron a décrit dans la *Revue numismatique*, 1903 (procès-verbaux, p. xxxiv), un denier de la collection Vallentin du Cheylard portant une croix à branche égale qui dut être frappée sous son épiscopat et avant 1310. La même *Revue numismatique*, année 1915 (procès-verbaux des séances, p. LXVII, séance du 3 juillet 1915) donne la substance d'une communication faite par M. Bordeaux relative à un denier de Louis de Poitiers alors conservé dans la collection Alfred Manuel : croix à pied traversant la légende † LVDOVI - CVS EPS. Revers : écu semé de fleurs de lis dans un cercle de points : + C = VIVARIENSIS. Poids : 92 g (fig. 6). M. Bordeaux a montré que ce denier — qui ne diffère du précédent que par la croix au pied pénétrant dans la légende — est inspiré du type du « nouveau bourgeois » (frappé à la suite de l'ordonnance de Philippe IV du 27 jan-



Fig. 6. Denier de Louis de Poitiers.

vier 1310), première pièce royale sur laquelle figurait une croix de cette forme.

¹⁶ BEELAERTS VAN BLOKLAND, (Jonkheer M. A.) : *Remarques sur le lion et l'aigle comme figures héraldiques*, in *Recueil du 7^e congrès international des sciences généalogique et héraldique*, La Haye, 1964, in-8, p. 95-104. C'est S. E. le Jonkheer Beelaerts van Blokland, ambassadeur des Pays-Bas, qui est à l'origine de cet article. Je tiens à le remercier de ses conseils.

¹⁷ Il n'est pas possible de dire si les sceaux du chapitre qui furent utilisés après la transaction de 1305 portèrent aussi les armes de France, car aucun exemplaire ne semble être parvenu jusqu'à nous. En revanche, on sait que le sceau dont usait le chapitre au temps de Louis de Poitiers comportait, de part et d'autre d'une scène où l'on voyait un martyr mis en croix, deux écus, celui de senestre à l'ange, et celui de dextre chargé d'une aigle. DOUET D'ARCQ : *op. cit.*, n^o 7357, Archives nationales, Paris, J 342 n^o 5.

On ajoutera enfin que les bulles des évêques de Viviers — dont la plus ancienne date de 1218 — sont répertoriées dans BLANCARD, (Louis) : *Iconographie des sceaux et bulles conservés dans la partie antérieure à 1790 des Archives Départementales des Bouches du Rhône*, Marseille-Paris 1860, 2 vol., in-8, t. I, p. 192-197 et pl. 48 et 49.

¹⁸ Sur un autre cas de changement d'armes purement politique, mais volontaire, voir : VAIVRE, Jean-Bernard de : *Les probables raisons politiques du changement d'armes des comtes de Bourgogne*. (A paraître in: *Recueil du 11^e Congrès international des sciences généalogiques et héraldiques* (Liège, mai-juin 1972).

Miscellanea

La taque armoriée du Musée Forel à Morges

La cheminée de la grande salle du Musée Alexis Forel, à Morges (Vaud) est garnie d'une belle taque armoriée de style manifestement français. Cette plaque foyère mérite d'être publiée. Un élégant cartouche couronné contenant deux écus ovales est daté 1742. Cette composition, surmontée de trois fleurs de lis mal ordonnées de taille inégale, est soutenue de la devise NOUS TROUVONS NOTRE VIE OU LES AUTRES LA MORT, accompagnée de petits lutins allumant des torches et de salamandres

issant de flammes (non visibles sur la photographie). Les deux écus conjoints portent, l'un, un écartelé de trois poissons et de trois fasces ondées, chargé d'un écu à trois jumelles; l'autre, un chevron accompagné de trois croissants (fig. 1). Les recherches de M. Olivier de Pontbriand à Clivoy, Chailland (France) ont permis d'identifier ces armoiries qui sont Toulangeon et Cordier de Launay.

La famille de Toulangeon est une très importante maison de l'ancien comté de Bourgogne. Elle a joué un rôle influent à la cour des ducs à laquelle elle a donné plusieurs

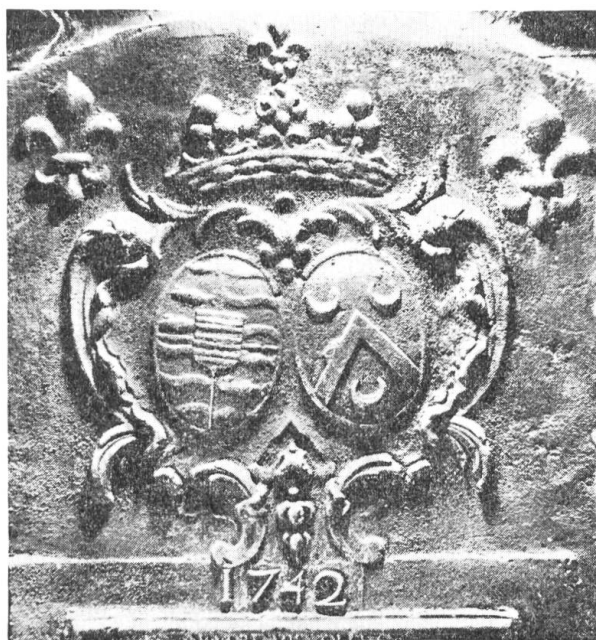


Fig. 1. Taque
aux armes Toulangeon-Cordier de Launay, 1742

chambellans et un échanson. Jean et Antoine furent tous deux maréchaux de Bourgogne au XV^e siècle; le même Antoine, son fils Claude, et son frère André portèrent le collier de la Toison d'or. La branche aînée, la plus puissante, celle à laquelle appartenaient les personnages cités ci-dessus, avait pour auteur Jean, seigneur de Toulangeon, époux en 1347 de Marguerite de Sennecey; elle s'éteignit au début du XVI^e siècle. C'est de Guyot de Toulangeon, frère cadet de Jean, que descend celui dont les armes sont fondues sur la taque du Musée de Morges. Jean-Baptiste (1682-1703) épousa en 1700 Marie-Françoise de Clermont d'Amboise qui lui apporta en dot le comté de Champlitte. Leur fils Jean-François-Joseph s'allia en 1736 à Anne-Prospère Cordier de Launay, dame de Diant, d'une famille originaire de l'Île-de-France anoblie par charge en 1607. Mestre de camp de cavalerie, cornette de cheval-légers de la Garde, brigadier en 1744, J. F. J. de Toulangeon, seigneur du comté de Champlitte, est dit comte de Champlitte et qualifié marquis de Toulangeon. Le château de Champlitte fut incendié en 1751 avec tous les titres de la famille; ceux-ci étant contestés, Toulangeon obtint leur confirmation par arrêt de la Chambre des comptes de Bourgogne en 1753. Postérité éteinte en 1910.

Les armes de Toulangeon sont *de gueules à trois jumelles d'argent*. Les Toulangeon, ayant hérité des biens de la maison de Sennecey dont la dernière représentante s'était alliée à Jean de Toulangeon, écartelèrent dès lors leurs armes

de celles de cette famille : *de gueules à trois fasces ondées d'or*. Jusqu'au milieu du XVII^e siècle la branche cadette a brisé ce blason d'un croissant posé en abîme.

Les premier et quatrième quartiers de l'écu Toulangeon dont il est question ici portent *trois barengs nageant d'argent couronnés d'or, l'un sur l'autre, sur champ d'azur*; ce sont les armoiries de la famille d'Enskerque, originaire des Pays-Bas (Dordrecht et Anvers), établie à Besançon à la fin du XV^e siècle, éteinte en 1701 en la personne de Claude-François, chanoine de Besançon. La mère de ce prélat était née de Grachaux de Raucourt comme l'était aussi la grand-mère paternelle de J. F. J. de Toulangeon; les biens et armes des Enskerque échurent aux Toulangeon qui, de ce fait, sont dits parfois d'Enskerque de Toulangeon. Sur notre taque l'écu de l'époux Jean-François-Joseph de Toulangeon est donc écartelé d'Enskerque et de Sennecey, chargé en abîme de Toulangeon.

L'écu de l'épouse Anne-Prospère Cordier de Launay est *d'azur au chevron d'or accompagné de trois croissants d'argent*.

Le cartouche aux écus alliés est timbré d'une couronne de marquis à laquelle manquent les deux fleurons latéraux. Le cri de la maison de Toulangeon est « A tout, A tout, A tout ». La sentence inscrite à la partie inférieure de la plaque n'est vraisemblablement qu'une évocation de la flamme qui anime le foyer et non une devise familiale.

Olivier Clottu.

Kaiseradler auf einer Gusseisenplatte

Vor kurzem wurde in der alten Metallindustriestadt Düsseldorf eine Platte aus Gusseisen in den Ausmassen 48×46 cm aufgefunden, die unter der Jahreszahl 1768 einen Doppeladler zeigt (Abb. 1). Der Hinweis auf diesen Fund ist Herrn Hochschulprofessor Dr. mont. Erwin Plöckinger in Kapfenberg, Steiermark, zu verdanken, der auch die Fotoaufnahme liebenswürdigerweise zur Verfügung stellte. Der Doppeladler mit Schwert und Szepter in den Fängen bildete bekanntlich bis 1806 das Wappen des Kaisers im Heiligen Römischen Reich Deutscher Nation. Die vorliegende Darstellung zeigt richtig die oberhalb schwebende heraldische Kaiserkrone mit herabhängenden Bändern, jedoch fehlt bei den Adlerköpfen je der Heiligenschein, ausserdem sind die Köpfe in aussergewöhnlicher Stellung so weit herabgeneigt, dass sie zum Teil das Gefieder überdecken. Als rätselhaft ist der Brustschild zu bezeichnen. Er zeigt in barocker Umrahmung vier Felder ohne wei-



Abb. 1

teres Bild, sollte echte heraldische Schraffierung gemeint sein, ein von Silber und Blau geviertes Wappen. Hier ist man auf Vermutungen angewiesen. Mit dem Wappen war entweder der damals regierende Kaiser Josef II. selbst gemeint und man setzte in Unkenntnis des richtigen Habsburg-Lothringischen Hauswappens dem Adler einen Phantasieschild auf die Brust, oder aber man wollte die kaiserlichen Attribute doch auf den eigenen Landesherrn beziehen. Düsseldorf gehörte seit 1742 zum Herrschaftsbereich des damals in Schwetzingen residierenden Kurfürsten Karl Theodor von der Pfalz aus dem Haus Bayern-Wittelsbach. Als solchem war ihm 1745 für die kurze Zeitspanne zwischen dem Tod Kaiser Karls VII. (Jänner 1745) und der Einsetzung von dessen Nachfolger Franz I. (Wahl September, Krönung Oktober 1745) tatsächlich das Recht zugefallen, als Reichsvikar den Reichsadler zu führen. 1767 hat er dann in Düsseldorf die kurfürstliche Maler-, Bildhauer- und Baukunstakademie begründet, womit die Herstellung unserer Platte im Folgejahr in Zusammenhang stehen könnte. In diesem Fall wäre der von Silber und Blau gevierte Brustschild vielleicht als ungewöhnlicher und heraldisch keineswegs einwandfreier Hinweis auf das Haus Bayern aufzufassen, dessen Stammwappen mit den schräg gestellten Wecken ja diese Farben zeigt. Sollte ein Leser eine plausible Erklärung geben können, wäre das sehr zu begrüßen.

H. Jäger-Sunstenau.

Armes de Cockborne et d'Armand de Châteauvieux

A Besançon, au cimetière des Chaprais si riche en monuments héraldiques, se dresse la colonne funéraire de la baronne de Cockborne, née d'Armand de Châteauvieux, morte à Besançon le 21 février 1891. Sur le socle sont sculptées ses armes accolées à celles de son mari, les deux écus surmontés d'une couronne de baron.

Marie-Gabrielle-Pauline d'Armand de Châteauvieux, d'une famille du Dauphiné citée dans la Chesnaye-des-Bois (*Dictionnaire de la Noblesse*, 2^e éd., t. I, Paris, 1770, p. 411), naquit à Fontaine-Madame (Yonne) le 23 mars 1806, de Joseph-Antoine d'Armand de Châteauvieux et de Marie-Gabrielle Foyard de Bourdeille. Ses armes sont : *de gueules à une fasce échiquetée d'argent et de sable de trois traits, accompagnée en chef d'un croissant d'or et en pointe d'un bœuf passant du même* (La Chesnaye-des-Bois, *ibid.* et H. Jouglu de Morenas, *Grand Armorial de France*, t. I, Paris, 1934, p. 232).

L'Armorial général de France manuscrit, de d'Hozier, à la Bibliothèque nationale (Blasons coloriés, Dauphiné), donne les mêmes armes à noble François d'Armand de Châteauvieux, religieux de l'Ordre de Cluny et sacristain de Tulette (p. 53), et à Jeanne d'Armand de Châteauvieux, femme de Paul de Séguin (p. 128), mais, pour les armes de cette dernière, avec une fasce échiquetée de deux traits d'argent et de sable (au lieu de trois). G. de Rivoire de La Bâtie, dans son *Armorial du Dauphiné*, Lyon, 1867, p. 19, donne une variante : *de gueules, alias d'azur, à la fasce échiquetée d'argent...*

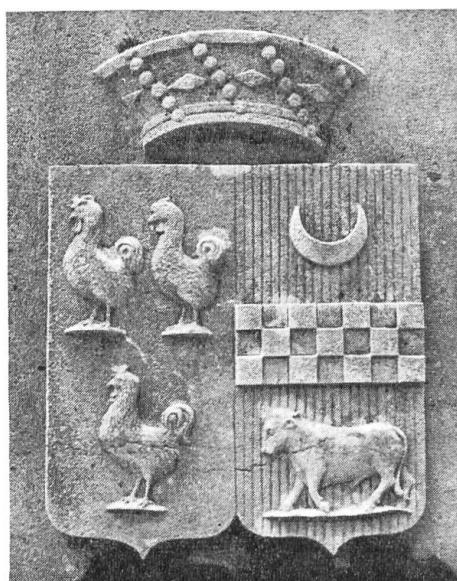


Fig. 1.

La défunte était veuve de Charles-Eugène-Léopold, baron de Cockborne, de l'ancienne famille écossaise de Cockburn, installée en Champagne où elle est aussi dite de Cocquebornes ou Coqueborne (H. Jouglà de Morenas, *op. cit.*, t. 2, Paris, 1938, p. 468), dont les armes parlantes sont : *d'argent à trois coqs de gueules, posés deux et un*. Les mêmes armes se retrouvent dans d'Hozier, *Armorial général de France, Blasons coloriés*, Bourges, p. 279

(armes de Gaspard de Coqueborne, écuyer, vicomte de Fussy), tandis que Charles-Louis de Cocquebornes, écuyer, seigneur d'Orval, y demeurant, et Jean-François de Cocquebornes, écuyer, demeurant à Mézière-sur-Ure, portent : *de gueules au cœur d'argent en abyme, accompagné de trois coqs d'or, deux en chef et un en pointe* (*Armorial général de France, Blasons coloriés*, Paris, 3^e vol., p. 5 et 167).
Robert Genevoy.

Bibliographie

450 Jahre Ewiger Bund

Herausgeber : Stadtarchiv Rottweil, 138 Seiten, 15 Tafeln, Rottweil 1969, DM 10.—.

Die Festschrift, die anlässlich des 450. Jahrestages des Abschlusses des «Ewigen Bundes» zwischen den XIII Orten der Eidgenossenschaft und dem zugewandten Ort Rottweil herausgegeben wurde, behandelt in mehreren Abschnitten die Beziehungen der Reichsstadt Rottweil zur Schweiz.

Für die Wappenfreunde ist das Kapitel über die «Wappenscheiben der Reichsstadt Rottweil für die Eidgenossen» besonders zu erwähnen. Der Autor, Willi Stähle, befasst sich auf den knapp 30 Seiten mit der mittelalterlichen Sitte der Fenster- und Wappenschenkungen, die in der Schweiz und am Oberrhein während des 16. Jahrhunderts allgemein üblich war. Am Beispiel der Stadt Stein am Rhein wird dem Leser anschaulich dargestellt, was solche Schenkungen auf sich hatten und welche Stände und Städte sich daran beteiligten. Anschliessend werden die bedeutenden Glasmalerateliers eines Lukas Zeiner, eines Josias Murer sowie eines Martin Pfender vorgestellt und versucht, Besonderheiten der einzelnen Schulen herauszuarbeiten.

Der Autor lässt auch die Tatsache nicht unerwähnt, dass während der Reformationszeit Wappenscheiben offiziell entfernt oder zerstört wurden, um so den Glaubensgegner zu beleidigen, was nicht selten zu Händeln führte.

Nach der allgemeinen und umfassenden Übersicht erklärt der Verfasser die 14 nachweisbaren Wappenscheiben der Stadt Rottweil (davon 4 in Schwarz-Weiss-Fotos abgebildet) aus der Zeit von 1515 bis 1619 und schildert ihren Werdegang und ihren Verbleib,

wobei der Autor umfangreiches Archivmaterial auswertete.

In der Broschüre «Eine Freundschaft durch die Jahrhunderte» (46 S.), die vom Rottweiler Stadtarchivar Dr. W. Hecht im Jahre 1971 als Sonderdruck des «Schwarzwälder Volksfreundes» herausgegeben wurde, wird in einer Kurzfassung das oben erwähnte Werk behandelt. Auf Seite 16 allerdings wird für den Heraldiker und für den Vexillologen ein Hinweis auf das Rottweiler Juliusbanner von 1512 gegeben, den der Rezensent dem Leser wegen des allgemeinen Interesses nicht vorenthalten möchte : «Bei den Kämpfen in der Po-Ebene zeichneten sich die Rottweiler unter den anderen Eidgenossen dabei so aus, dass Papst Julius ihnen zum Dank ein kostbares Banner aus Seidendamast verlieh; es zeigte die Jungfrau Maria mit dem Jesuskind und dem Rottweiler Stadtadler auf dem Arm...»

Dr. Günter Mattern.

HANS HORSTMANN «Vor- und Frühgeschichte des europäischen Flaggenwesens», Bremen 1971, Schönmans Universitätsverlag 164 Seiten, 8 Tafeln, DM 14.80.

Nach Wentzcke «Die deutschen Farben» kommt jetzt ein neues fahngeschichtliches Werk auf den Markt, das dem Leser weitaus breitere und tiefgründigere Informationen liefert.

Im ersten Teil des Buches werden die «Rechtszeichen der vorheraldischen Zeit», das heisst der Zeit vom Beginn des 9. bis zum Ende des 13. Jahrhunderts, behandelt.